

et de ses petits-enfants. Nous ne sommes pour aucun massacre d'innocents. Mais l'indignité perpétuelle, la déchéance perpétuelle doivent être prononcées à l'égard des Hohenzollern. L'Europe ne peut tolérer une race de princes née pour la désunion et la haine des hommes.

En les frappant de cette éviction, on se rend aux instances et aux supplications de l'expérience historique. On fait un acte de justice dont les motifs plongent fort anciennement dans le passé, et dont les "attendus" tirés du présent ne signifient que la cause occasionnelle, exceptionnellement favorable et qu'il faut saisir par prévoyance nécessaire. Mais un remède nécessaire n'est pas toujours le remède suffisant, ni topique, ni décisif. Il faut appliquer celui-là. Mais il est urgent de le compléter: morte la bête Hohenzollern, mort ne sera pas le venin. Ce que les Allemands ne peuvent plus nommer les bienfaits des Hohenzollern, mais ce qui en subsiste, une bonne provision de force, un précieux acquis d'organisation politique et militaire ne sera certes pas dissipé en un jour.

C'est par degrés que le trésor de la Maison de Prusse se dissipera ou se dissociera. Pour ces degrés, il faut du temps, le temps sera dur à passer si l'on ne prévoit point d'autres mesures, des mesures de précaution complémentaire et de défense définitive. La suprême folie serait de n'extirper qu'un tiers ou deux tiers de la cause du mal. Il faut les extirper tous trois ou s'attendre à de nouveaux maux plus amers que les précédents.

III. La démocratie allemande

Le premier effet de la démocratie étendue à l'empire allemand serait d'y établir et d'y accroître comme partout ailleurs, par sa vertu de régime électif et de gouvernement des partis une unité rapide, une centralisation accélérée, donc un accroissement immédiat de puissance. Plus tard seulement, le jeu des mêmes rouages viendrait créer par la rivalité des factions, par la compétition et les haines des chefs, par l'instabilité et la division des pouvoirs, les causes d'affaiblissement et de décadence, d'ataxie et d'anarchie d'ailleurs favorisées par le génie révolutionnaire de l'Allemagne, par ses doctrines subversives et par la forme même de son territoire.

Les nécessités de salut et d'ordre jointes à l'enthousiasme d'un régime nouveau associées aux fermes et fortes habitudes d'administration monarchiques commenceront par paralyser les facteurs de discorde et de décadence: nous risquons d'avoir à nos portes la révolution allemande ou démocratie allemande entrevue par Henri Heine: patriote, organisée, redoutable au monde. Les républicains bavarois disent déjà dans leur manifeste, "plus de guerre, sauf pour la défense nationale". On sait en quoi consiste la

défense nationale chez les Allemands. Les responsabilités impériales et royales tempéraient jusqu'ici dans une mesure aussi faible que certaine et que mesurable, les ambitions, les vœux et les cupidités de ce peuple effréné. Elles disparues, on peut considérer comme probable pour un laps de vingt ou de quarante ans le régime chronique des grandes invasions, à cette différence près que l'envahisseur disposerait de tous les moyens du progrès moderne acquis, préparés et utilisés par un pouvoir autrement centralisé que celui des Cimbres et des Marcomans.

IV. Le danger prévu

C'est donc à cette centralisation, à cette unification des Germains, imprudemment réalisée par Napoléon III, que les nations de l'Entente doivent faire obstacle. On voit avec plaisir qu'il y a dans le haut personnel républicain des hommes assez libres du préjugé démocratique du "droit des peuples", du préjugé socialiste des "grandes agglomérations" pour se refuser avec énergie à tout accroissement de la masse allemande. M. Deschanel ne veut pas y laisser agréger les Allemands d'Autriche. Tous les journaux du soir donnaient samedi cette dépêche de Madrid:

Le Figaro, de Madrid, ayant demandé à M. Paul Deschanel une interview sur la situation, le président de la Chambre française s'est excusé et s'est borné à répondre:

"Savez-vous à quoi je pense à travers notre bonheur? Au mot d'un haut diplomate allemand, en septembre 1914, à Rome: "Nous gagnerons la guerre; mais, même si nous ne la gagnions pas, nous nous la gagnerions quand même, parce que nous annexerions les neuf millions d'Allemands d'Autriche".

"La diplomatie de l'Entente saura, n'en doutons pas, prendre les mesures qui s'imposent".

...Il est clair, en effet, qu'enrichie de l'Autriche et des provinces baltiques, l'organisation unitaire allemande se mettrait à viser la Suisse alémanique et, à ce point de perfection ethnique, d'étendue territoriale, de position européenne, elle n'aurait plus à se mettre en peine de prétextes pour inquiéter, persécuter et détrousser les autres nations comme elle le fait toutes les fois qu'elle le peut depuis 2,000 ans.

Telle quelle, et sans les Allemands d'Autriche, l'existence de cette nation unie reste fort dangereuse, étant donné le nombre et la violence des griefs qu'elle pourra alléguer pour recourir aux armes. Vendredi, en comptant toutes les justes exigences de l'Entente, nous disions aux peuples unis:—Eh! quoi, vous donneriez tant de griefs à votre adversaire et lui laisseriez la puissance de les venger? Il n'y aurait pas de pire folie.

Nous espérons qu'elle ne sera pas commise. L'abdication de Guillaume II ne doit pas nous arrêter, mais nous exciter. La déchéance des Hohenzollern